

Un ouvrier en 1820. Manuscrit inédit de Jacques Etienne Bédé [Jacques Etienne Bédé]

Autor(en): **Vuilleumier, Marc**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse
d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **35 (1985)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

différents. Le travail de Nina Mickun est important, il attire l'attention sur l'élevage du mouton comme secteur de focalisation des profits. Mais les préalables contenus dans une introduction trop théorique arrêtent l'adhésion. Une fois de plus et toujours, on a besoin de sentir que l'auteur en dépouillant la documentation, que celle-ci soit de première main ou non, était capable d'être entraîné dans l'inconnu, l'insolite, le contradictoire. Il n'y a d'héroïque que ce combat-là.

Genève

Lucie Bolens

JACQUES ETIENNE BÉDÉ, *Un ouvrier en 1820. Manuscrit inédit de Jacques Etienne Bédé*. Avant-propos de LOUIS GIRARD. Introduction et notes de RÉMI GOSSEZ. Paris, Presses Universitaires de France, 1984. 405 p.

Pendant longtemps, les historiens du mouvement ouvrier se sont quelque peu désintéressés des sociétés de secours mutuels. Ces premières formes d'association ouvrière après la disparition du système corporatif ne retenaient l'attention que dans la mesure où elles constituaient l'embryon d'un syndicat, mais l'intérêt se dirigeait de préférence vers des formes d'organisation plus élaborées. Aujourd'hui où l'on tend au contraire à privilégier l'étude de la vie quotidienne plus que des événements marquants, de la classe tout entière plus que de ses minorités agissantes, des mentalités plus que des théories, le mutuellisme est à nouveau l'objet de travaux (D. Marucco en Italie, colloque à l'occasion du centenaire du congrès des sociétés de secours mutuels en France, en 1983, cf. *Prévenir*, mai 1984).

Aussi les mémoires de Bédé, «ouvrier tourneur fondateur et délégué à vie de la Société des Secours Mutuels», comme il se nomme, viennent-ils à leur heure, Disons tout de suite que leur auteur, s'il considérait les pages consacrées à son action sociale comme l'essentiel, les a néanmoins fait précéder d'un «abrégé de sa vie civile et militaire». Son enfance et son apprentissage à Châteauneuf-sur-Loire et à Orléans, au début de la Révolution, ses guerres, comme volontaire de 93, qui, six ans plus tard, à l'instar de beaucoup de ses camarades, désertera pour rentrer dans sa région natale et y vivre sans trop de mal dans une espèce de clandestinité, ainsi se présente ce préambule, riche en aperçus de toutes sortes sur la vie populaire.

Venu pratiquer sa profession de tourneur en chaises à Paris, Bédé nous fait alors pénétrer dans le vif du sujet: l'organisation du métier, la naissance de la Société, la lutte que lui et ses camarades soutiennent contre les patrons qui, par désir de rentabilité, violent les anciens usages, la grève de 1820 et sa répression, la solidarité ... Ce récit nous montre, d'une façon vivante et concrète, les problèmes du travail sous le régime instauré par la Révolution. Les anciens usages, les coutumes d'origine corporative subsistent, mais les conditions nouvelles issues de la liberté d'industrie et de commerce les remettent en cause. D'où les conflits qui naissent, même en l'absence de progrès technique notable, au sein de la profession. D'un côté les nouveaux maîtres, qui sont essentiellement des commerçants, des marchands fabricants; de l'autre les ouvriers auxquels ils imposent des corvées qui nuisent à leur rendement (ceux-ci sont payés aux pièces). Quant aux maîtres traditionnels, qui sont essentiellement des chefs d'ateliers et ne sont qu'accessoirement commerçants, ils restent neutres ou se rangent au côté des ouvriers, leur permettant d'établir ce «Champ d'asile» où les grévistes vont à tour de rôle gagner leur vie.

C'est déjà un premier mouvement ouvrier, mais celui d'une élite fondée sur le métier et sa pratique, très consciente des droits et devoirs que celui-ci implique et qui s'oppose à tous ceux qui ne les reconnaissent pas: patrons (Bédé n'emploie jamais ce terme, mais celui de maître), que l'attrait du profit engage à ne plus respecter les usages, ou misérables ouvriers en chambre, qui, pour un salaire de famine, gâchent le métier. Cet attachement à une certaine forme de production est aussi la défense

d'une identité, fondée sur une véritable culture dont le document nous fournit une foule d'exemples: la chanson, l'imagerie, l'allégorie, la légende, le cérémonial des divers moments de la vie sociale.

Dans une excellente introduction, R. Gossez replace le manuscrit dans le contexte politique et social de l'époque (les nouveaux maîtres seraient plutôt des opposants politiques, bonapartistes ou libéraux, d'où l'attitude peu favorable à leur égard des autorités qui profitera aux ouvriers). Il complète très heureusement, par ses recherches, les données trop fragmentaires de Bédé et, surtout, tente d'insérer ce témoignage limité dans l'ensemble que constituait ce que l'on appelait à l'époque la Fabrique parisienne. La lecture des quelques trop brèves pages qui y sont consacrées fait souhaiter que leur auteur nous donnera un jour l'étude originale que mériterait ce sujet.

Genève

Marc Vuilleumier

JAMES JOLL, *The Origins of the First World War*. London/New York, Longman, 1984. 228 p. (Origins of Modern Wars, ed. Harry Hearder).

James Joll a entrepris la tâche ardue de réexaminer, après 70 ans et sur la base d'une immense littérature, les origines de la Première Guerre mondiale. La manière dont il a essayé de lier le général au particulier peut paraître exemplaire. Pourtant il dit lui-même dans la préface de l'ouvrage qu'il n'a pas résolu ce problème. S'agit-il là de la modestie d'un grand historien ou de l'impossibilité de résoudre la quadrature du cercle?

Le livre est construit en sept chapitres, entourés d'une introduction et d'une conclusion, et formant des cercles concentriques. Le premier chapitre donne la charpente événementielle de la crise de juillet 1914 et sert de base aux six autres, analysant les facteurs principaux ayant mené, selon la plupart des chercheurs, à cette guerre particulière, à ce moment précis. Ainsi, le chapitre suivant aborde la constellation du système international, dominé par deux systèmes d'alliances rivales et l'influence de la diplomatie traditionnelle. Pour l'historien des relations internationales, les contraintes imposées aux grandes puissances par leurs Etats-clients dans les Balkans sont particulièrement éclairantes. La liberté des principaux décideurs politiques était, de surcroît, restreinte par les plans militaires élaborés en fonction des alliances existantes, mais aussi par la place que les militaires occupaient dans certains pays (chapitre 4). Il est choquant de constater le manque de coordination existant entre les différentes armes, la pénurie des réserves en munition, la prévision quasi absente en ce qui concerne les suites des opérations militaires initiales, ainsi qu'une préparation économique tout à fait inadéquate.

Quant au problème d'une éventuelle primauté de la politique intérieure (chapitre 5), Joll relève que ce n'est que la politique étrangère de l'Empire austro-hongrois qui en porte entièrement le sceau, tandis que les interdépendances entre environnements intérieur et extérieur des autres pays sont extrêmement complexes et n'entrent pas dans le même moule. Ce qui ressort, cependant, de l'étude de l'historien britannique, c'est que dans chaque cas la décision finale n'était pas le résultat d'un calcul rationnel, maximaliste, mais d'un mélange d'attentes et d'espoirs confus, de décisions antérieures, dont les acteurs principaux furent plus les prisonniers que des hommes responsables du meilleur choix.

Les 6e et 7e chapitres analysent la question des causes économiques de la guerre et si elle n'était pas le résultat inévitable du système capitaliste et de la rivalité impérialiste des grandes puissances. La réponse est que les motivations des gouvernements n'étaient pas économiques mais politiques, émotionnelles et stratégiques et qu'il n'y a pas non plus une évidence suffisante pour conclure à des pressions exercées dans